

PAR-DELÀ LES RÉFÉRENTS PHYSIQUES DU BEAU CHEZ PLATON,
Pierre Hubert MFOUTOU (Université Marien Ngouabi, Brazzaville – Congo)
hubertmfoutou@gmail.com

Résumé

Cet article a pour fondement épistémologique le fond philosophique insoupçonné de Platon articulé autour de l'approche sémantique du beau. L'originalité de la thèse de l'auteur, en développant le beau comme problème philosophique, peut s'appréhender dans la mise en évidence de la difficulté liée à l'appréhension du beau au cœur du monde sensible. Ce que suggère Platon, c'est la déconstruction des opinions réductionnistes qui essaient de lire le beau dans des belles choses. Aussi le considère-t-il comme une essence, une forme transcendante, qui n'a de sens et de réalité que dans le monde intelligible. L'objet de cet article s'inscrit dans la dynamique de la formation de l'objet du beau en relation avec sa portée métaphysique. L'universalité du beau se pointe, d'emblée, comme le socle philosophique de l'esthétique transcendantale de Platon au double point de vue ontologique et métaphysique. Le fond réel du problème, ici, est d'esquisser la nature du beau en relation avec l'universel, d'illustrer ses enracinements relevant du monde intelligible comme encrage philosophique de l'esthétique platonicienne. Dans le droit fil de cette démarche philosophique, s'éclairent des difficultés dans la construction et la constitution d'une théorie physique du beau car il n'y a que du beau en soi, estime Platon.

Mots clés : Beau, beauté, universel, essence, métaphysique.

BEYOND PLATO'S PHYSICAL REFERENTS OF BEAUTY

Abstract

The epistemological basis of this article is Plato's unsuspected philosophical background, articulated around the semantic approach to the beautiful. The originality of the author's thesis, in developing the beautiful as a philosophical problem, can be apprehended in the highlighting of the difficulty linked to the apprehension of the beautiful at the heart of the sensible world. What Plato suggests is the deconstruction of reductionist opinions that attempt to read beauty into beautiful things. He sees it as an essence, a transcendent form that has meaning and reality only in the intelligible world. The subject of this article is the dynamic of the formation of the object of beauty in relation to its metaphysical scope. The universality of beauty is the philosophical foundation of Plato's transcendental aesthetics, from both ontological and metaphysical points of view. The real crux of the problem here is to outline the nature of beauty in relation to the universal, to illustrate its roots in the intelligible world as the philosophical anchor of Platonic aesthetics. In line with this philosophical approach, we elucidate the difficulties involved in constructing and constituting a physical theory of beauty, for Plato believes that there is only beauty in itself.

Keywords: Beauty, universal, essence, metaphysics.

Introduction

L'articulation du beau en relation avec les choses perceptibles dans le monde physique fait débat. C'est un sujet à controverses qui a intéressé autant de penseurs dans l'histoire de l'humanité et celle de la philosophie, en particulier. Platon s'est démarqué dans cette dynamique philosophique qui pose le problème de la nature du beau, en développant une approche à la fois métaphysique et universaliste. Il est ainsi intéressant de penser le beau non plus comme le prédicat d'une chose, mais comme un concept, une essence, une abstraction, une norme universelle qui porte la charge de toutes les appréciations de beauté pouvant être nourries dans ce monde. C'est ce que suggère la présente réflexion, dont la vocation est d'esquisser les aspects fondamentaux du beau en relation avec l'universel auquel il est attaché.

L'intérêt philosophique et scientifique de cette étude s'illustre par la volonté de revisiter cette problématique qui a planché d'innombrables penseurs dans des profondes réflexions, afin d'en tirer les conséquences correspondantes en rapport avec l'évolution de la question, tenant compte de sa migration vers la cosmologie scientifique. L'enjeu majeur consiste, en effet, à reconstituer la théorie platonicienne du beau, à en dégager la teneur philosophique et en révéler l'actualité dans ce monde où la science ne cesse d'explorer la piste de la relation entre le vrai et la beauté de l'univers. Pour le dire autrement, à la lumière des récentes recherches en physique quantique et en astrophysique, il a été démontré que la beauté d'un phénomène ou d'une théorie a souvent été corollaire à son caractère vrai. Pareille considération introduit l'esthétique philosophique, au sens platonicien du terme, au cœur du domaine de la physique. Dans le même élan de réflexion se construit l'universalité du beau surgissant dans les sillages de la beauté des phénomènes et de l'univers tout entier. Partant du fait qu'une théorie physique est vraie lorsqu'elle rend compte de la beauté caractéristique des phénomènes, l'on assiste à des implications métathéoriques qui font penser à l'universel du beau au même titre que l'universalité des théories physiques.

Le problème qui fait la trame de ce sujet, c'est d'élucider la nature du beau, de dégager sa réalité en tant que substance au cœur de laquelle s'origine la force vitale qui assure l'être, la manifestation et le fonctionnement des phénomènes. Pour mieux élucider la nature du beau et surtout scruter sa réalité, nous avons formulé notre problématique de la manière suivante : quelles sont les limites épistémologiques de la beauté physique exprimée à partir des choses dites belles ? Quelles sont les conditions de possibilité du lien justifié entre le beau et le bien ? Comment peut-on articuler les fondements du beau au double point de vue ontologique et métaphysique ? Ces questions ont permis de construire l'hypothèse principale ci-après : le beau ne s'expliquerait pas à partir des belles choses, il ne relèverait pas de l'essence physique mais serait, au contraire, la réalité du monde intelligible, devenant par voie de conséquence, universel. Cette thèse, qui constitue la toile de fond de cet article, a été portée pertinemment par Platon, philosophe idéaliste, selon lequel il n'y a de beau, de bien et de vrai, dans ce monde, que ce qui

participe aux Idées. Eros, le plus ancien de tous les dieux est, d'après Platon (2015, p. 19), le régulateur de tout ce qu'il y a de beau, de bien et de bon. En posant Eros au fondement des Idées, tout se passe comme si le beau en soi n'avait pas d'attache physique. Nous analyserons cette première hypothèse subsidiaire en naviguant dans l'œuvre de Platon, qui a consacré des longs développements à la question du beau. Il sera également question de montrer le caractère uni-duel des notions de beau et de bien, devront être considérées comme des termes imbriqués sous contrainte de la réalité des Idées et/ou d'Eros comme fondement métaphysique et universel de l'idée même de la perfection qui sous-tend implicitement cette théorie du beau. Enfin, la dernière hypothèse mettra en évidence les véritables fondements métaphysiques du beau pouvant, sous certains aspects, se dégager au niveau de la deuxième hypothèse à partir, notamment de la justification théorique de l'uni-dualité du beau et du bien.

Afin de répondre à la problématique, nous allons recourir à la méthode analytique. Celle-ci aidera à inscrire la beauté physique à la fois dans une dynamique de contingence et de nécessité, dans l'uni-dualité et dans les fondements métaphysiques et universalistes.

1. La beauté physique : entre contingence et nécessité

Des choses sont dites belles, au quotidien, sur fond des référents épistémiques dont font usage différents acteurs embarqués dans le vaste champ de l'esthétique. Chaque instant, dans le monde, le sentiment du beau éblouit l'esprit humain et suscite de l'attachement, de l'affection, du désir de possession, parce que la chose admirée paraît agréable à nos sens. Faut-il nuancer que, faute de ne pas retrouver les qualités que l'esprit humain ou que les sens confèrent à la beauté dans le cadre de l'appréciation d'une chose, d'un objet, d'une personne, le beau bascule et se mute en laid. Pour le dire autrement, une chose qui n'est pas belle est, par analogie ou par nécessité, laide parce qu'elle n'est pas agréable à l'observation proprement humaine. Mais, ce point de vue doit être relativisé en ce sens qu'il peut y avoir un juste milieu entre ce qui est beau et ce qui est laid, désignant ainsi ce qui n'est ni beau ni laid. Beauté et laideur sont des concepts fondateurs dans la construction et la constitution d'une philosophie qui place l'esthétique au cœur de la philosophie de l'art. Tous les hommes ont naturellement une propension vers ce qui leur paraît beau, suivant les critères et les aspects de beauté qu'ils assignent à leur objet de désir, consciemment ou inconsciemment, objectivement ou subjectivement. Cette attitude, apparemment naturelle, qui ne peut se témoigner comme survenant à une époque récente de l'histoire de l'humanité est, bien au contraire, aussi vieille que l'humanité elle-même, car l'appréciation fait partie intégrante des modalités qui justifient les choix que l'homme est astreint d'opérer tous les instants de son existence.

D'innombrables travaux ont déjà été consacrés à la notion du Beau, en particulier, dans la Grèce antique, où ont germé les prémices de la philosophie popularisée aujourd'hui dans le monde. La quête du beau, son appréhension, sa définition, a été l'une des préoccupations philosophiques de Platon, qui a consacré la majeure partie de son œuvre à illustrer la portée des universaux, des essences, de

l'Idée, dans l'accomplissement du monde sensible. Ayant subi une influence positive de son maître Socrate, en matière de la recherche, Platon a préconisé un style d'écriture à caractère dialogal, en mettant en avant des personnages servants, en même temps, de locuteurs et d'interlocuteurs, pour débattre des questions d'intérêt philosophique majeur. Et l'on remarque, dans nombre de dialogues platoniciens, le personnage de Socrate être mis en scène pour construire ce que l'on oserait appeler par la philosophie de Platon. *Hippias majeur* en constitue le socle philosophique insoupçonné de l'esthétique platonicienne non pas comme une qualité ou un objet perceptible, mais plutôt comme la révélation de la difficulté heuristique et existentielle dans la quête et la conquête du beau au sens propre du terme.

Platon fait une démonstration philosophique atypique sur l'inexistence de la consubstantialité de la beauté, au sens générique du terme, aux objets sensibles. Si bornées soient les prises de position de Hippias dans la compréhension de la notion du beau, elles sont révélatrices de la complexité de cette notion, dont Platon illustre à partir des déconstructions tous azimuts de ces points de vue jugés, à chaque degré de construction, d'insuffisants. La désillusion dans laquelle se trouve embarqué Hippias, en dialoguant avec Socrate, montre que chaque argument évoqué, pour essayer de saisir la beauté d'une chose, contraste avec l'idée du beau telle qu'on la présupposerait être au-delà du sensible. Mais, avant de plonger de fond en comble sur cette question, il est nécessaire de rappeler que le point de départ de la recherche du sens du beau dans *Hippias majeur*, est la question embarrassante posée au personnage de Socrate par un personnage anonyme. Elle est formulée de façon ci-après : « Comment fais-tu, Socrate, pour savoir ce qui est beau et ce qui est laid ? Voyons : peux-tu me dire ce qu'est la beauté ? » (Platon, 2015, p. 14).

C'est une question de profondeur philosophique majeure dans l'éthique de l'esthétique, c'est-à-dire dans les manières, les convictions, les sentiments, les appréhensions qui, au gré des choix ou d'opinions que l'on doit émettre sur la nature d'une chose, suggèrent l'élaboration d'un corpus d'indices de définition, l'identification de quelques critères de beauté. L'on dirait, par exemple, qu'une chose est belle lorsque celui qui l'apprécie en trouve son compte, soit dans l'usage soit par l'adhésion due à son caractère éclatant, sublime. Pareille considération ne résout pas, malgré tout, le problème, elle nous laisse dans l'impasse en ce sens que la définition du beau, demeure toujours un mystère insondable. Les choses expriment la beauté de plusieurs manières, mais leur seule esthétique apparente à nos yeux ne peut pas justifier le sens même de la notion du beau. Penser comme Hippias que le beau est « une belle vierge » (ibid. p. 17) ne fait qu'enfermer ou restreindre ce mot dans un carcan empirique. Platon essaie donc de montrer que la diversité des beautés conférées aux différents objets de la nature laisse entrevoir la relativité du beau. Pareille position contraste avec l'idée du beau telle qu'elle doit être perçue universellement par tous.

La problématisation de la beauté sur fond de l'apparent ou du visible remet au goût du jour les fondements philosophiques ou ontologiques de la beauté, en vue de saisir la portée esthétique de la philosophie de l'art appliquée aux objets ou aux

choses sensibles. Dans son effort de déconstruction des thèses de son interlocuteur Hippias, Socrate s'arroge le droit de penser que Hippias, enfermé dans sa logique de réduire la beauté à une jeune fille, s'oppose à l'assignation du qualificatif belle aux objets comme une « marmite ». Et pourtant, le point de vue de Socrate s'inscrit à l'arrière-plan de cette idée de Hippias, mais ce dernier reste, au demeurant, incisif, pour recueillir, autant que faire se peut, de nouveaux arguments de la part de ce sophiste invétéré. En effet, se référant à la beauté de la « marmite » évoquée par Socrate, Hippias argue, sans commune mesure, que « sans doute un objet de ce genre, quand il est bien fait, a sa beauté, mais en somme cette beauté n'est pas comparable à celle d'une cavale, d'une jeune fille ou des autres choses vraiment belles » (ibid. p. 19-20). Ce changement de ton est une preuve suffisante que la notion de beauté, en relation avec les choses, reste un problème philosophique sérieux. La beauté physique a des variances ; elle varie et se perd dans des bifurcations qui sont loin de rendre facile son appréhension.

L'on remarque que l'idée directrice qui traverse de part en part la question de la beauté physique dans l'œuvre de Platon soulève d'autres préoccupations philosophiques capitales. Cela est d'autant plus vrai que la position et les prises de position de Hippias, dans son échange dialectique avec Socrate, laisse présager qu'il existerait non pas la beauté, mais une multiplicité des beautés à différents niveaux d'intelligibilité. En voici l'explication qui en découle : si la beauté d'une « marmite » se situe à un niveau inférieur par rapport à la beauté d'une « belle vierge », et que celle de la « belle vierge » est moins en comparaison à celle de la « race » des « dieux », la conséquence métathéorique consisterait, donc, à affirmer l'existence d'une hiérarchie esthétique dans le domaine du beau. Se révèlent, en toute évidence, des apories qui entravent la compréhension de la réalité du beau dans le contexte des choses que l'homme apprécie au quotidien. À observer de très près l'évolution du débat des personnages mis en avant par Platon, dans son dialogue, rien n'est moins sûr que des idées s'enchaînent, des arguments fusent, mais la lucidité et la réponse à la question posée au départ comme fil conducteur de cette quête heuristique peine à prendre corps et à se construire en tant que connaissance achevée. En réduisant le beau à l'or, Hippias se rend compte une fois de plus que le problème de la beauté des objets demeure irrésolu. En quoi est-il vraisemblable que l'or soit exalté comme l'incarnation du beau ? La justification qui en ressort se résume à l'idée platonicienne ci-après : « nous savons tous qu'un objet, même laid naturellement, si l'or s'y ajoute, en reçoit une parure qui l'embellit » (ibid. p. 21-22). Et cet embellissement s'interpréterait à juste titre comme le beau. Dire comme Hippias « que le beau, c'est l'or » (ibid. p. 25), c'est méconnaître les profondeurs de la notion du beau et faire preuve d'une vision à la fois tronquée et étriquée de sa réalité.

À l'arrière-plan philosophique de cette affirmation se profile l'idée que le beau peut se justifier à partir d'une chose quelconque. Encore faut-il nuancer que le point de vue définitif de Platon sur la question du beau est toujours en construction, malgré l'efflorescence de thèses et d'idées de plus en plus florissantes. Même l'or ne suffit pas pour dire le beau. Aussi faut-il noter que l'intérêt de Platon est de chercher à proposer une définition du beau, qui ne se limite pas aux objets

empiriques. Le beau, demeure il existe, mais ne se définit pas en fonction d'une chose. L'idée de « convenance » se dégage également du contexte épistémologique de Platon, où la question du beau est interprétée par Hippias comme ce qui convient à une personne. Dans cet élan d'argumentation, nous pouvons comprendre de façon aisée que lorsque nous tirons satisfaction d'une chose, cela présuppose que cette chose est couverte d'une parure plaisante, esthétique, c'est-à-dire qu'elle est belle à notre appréciation. En effet, comment une chose pourrait-elle nous convenir si elle n'est pas attrayante à nos sens ? À l'évidence, il n'est pas possible d'admirer la laideur. On admire que ce qui a l'air beau. Or, ce qui paraît beau à certains endroits ne l'est pas forcément à d'autres endroits. S'il est beau de savourer une bouteille de champagne dans une ambiance festive, il n'en est pas le cas, cependant, dans une situation de deuil. Pareille disparité ne fait que révéler au grand jour les dédales de la beauté dans une lecture typiquement contextuelle, circonscrite à quelques réalités existantes. La convenance, l'utile, l'agréable ou bien d'autres sentiments ne permettent pas de dégager le sens ou la définition exacte ou réelle du beau. L'idée de l'utilité comme modalité de définition du beau est émise par Socrate dans son échange dialectique avec Hippias. Il s'agit, pour le personnage de Socrate, d'installer le doute dans l'esprit d'Hippias, de lui révéler ses insuffisances cognitives malgré son orgueil intellectuel. Dans cette perspective, Trinh Xuan Thuan (2011, p. 23) avertit : « Est donc bien téméraire celui qui veut définir la Beauté ». Et pour cause ? Le beau est indicible par principe, changeant et relatif lorsqu'il est apprécié à partir d'un objet quelconque.

La nuance qui ressort de l'analyse de la question de la beauté chez Platon, sur fond de l'idée de la relativité des choses dites belles, va dans plusieurs sens, dont celui de la problématisation des belles choses et de la constitution de l'objet du beau qui en découlerait par-delà le réel immédiat auquel l'on est attaché. C'est une question de haute facture qui interpelle le sens aigu de l'esprit et l'analyse critique. Les controverses au sujet de la notion du beau, surgissant sous contrainte de rigueur argumentative, sont l'indice par excellence de son insaisissabilité. Toute assignation du beau à une réalité pratique est une ouverture à la difficulté épistémologique. Les choses sont belles mais elles ne représentent pas le beau. Le beau existerait sous une forme paradigmatique mais ne saurait s'incarner dans une chose de laquelle l'on oserait dire, sans forte prétention, qu'elle est belle et définirait, par conséquent, le beau dans son essentialité. L'on peut constater, dès lors que, les belles choses ne sont que des apparences visibles qui miroitent le sentiment du beau en soi. La beauté d'une chose peut s'étioler, s'altérer tandis que le beau reste et demeure beau, quels que soient les temps et les circonstances. En franchissant différentes échelles ou étapes dans la définition ou la conquête du beau, Platon est convaincu que c'est une quête ouverte, inachevée et donc impossible à conclure dans le monde physique voué au mouvement, à la mutabilité, au changement. La confrontation des personnages de Socrate et d'Hippias implique la possibilité méthodique de justifier, par des arguments et contre-arguments, le fond de la question du beau et ses enracinements ontologiques.

En serrant de très près l'approche platonicienne du beau, tout se passe comme si l'esquisse d'une philosophie de l'art et de l'esthétique fixerait les

frontières et les limites du beau et des beautés, le second terme étant formellement réservé aux objets empiriques au sens le plus large. C'est en partant des cas pratiques, en étudiant des éléments physiques de façon éparses que l'on s'oriente, peu à peu, vers le beau dans son idéalité. À cet effet, la construction des hypothèses se dégage comme une démarche vitale et productive en ce qu'elle permet d'escalader les différentes étapes susceptibles de conduire à l'idée du beau. Platon (1993, p. 354) écrit, à juste titre : « Considérant les hypothèses non comme des principes mais réellement comme des hypothèses, à savoir comme des bases pour prendre son élan de façon à parvenir jusqu'au non hypothétique, au principe du tout ». L'idée évoquée, ici, illustre bien le cheminement du dialogue de Platon consacré à Socrate et le sophiste Hippias, sans oublier l'interlocuteur anonyme, incisif et exigeant, qui joue un rôle décisif dans la construction, la déconstruction et la reconstruction des opinions sur la question de la beauté. L'élucidation des limites épistémologiques de la beauté physique soulève une question cruciale dans l'œuvre de Platon, celle de comprendre la relation entre le beau et le bien.

2. Le beau et le bien : l'uni-dualité conceptuelle

La métaphysique platonicienne ne peut être disjointe de la place capitale qu'occupent les universaux ou les transcendants, constituant l'encrage épistémologique de sa philosophie. Ces transcendants définissent les essences, les formes, qui sont des réalités ou entités du monde intelligible rendant possible la réalité du monde sensible. Platon développe un triolet épistémologique qui se déchiffre à partir des notions du beau, du bien, du vrai. Pour essayer de conquérir ces réalités métaphysiques, il se tourne vers les Idées en tant que piédestal de tout ce qu'il y a dans le monde sensible. Le beau et le bien sont des formes au-delà des essences, qui trouvent leur justification dans le monde intelligible. À observer de plus près l'approche platonicienne des Idées, il est inconcevable de dissocier ou d'opposer le bien et le beau. Les deux sont des catégories fondamentales qui rendent possible l'existence dans le monde sensible. Vouloir les dissocier, serait se méprendre sur la portée philosophique du monde intelligible qui constitue, en fait, la lumière fascinante illuminant le monde physique. Chez Platon, le binarisme exclusif tombe lorsqu'il s'agit de penser à nouveau frais le bien et le beau. Le physicien Etienne Klein a reconnu le lien étroit qui unit le vrai, le beau et le bien dans le dispositif cognitif de Platon. Il écrit, à cet effet : « Je crois me souvenir que Platon, dans trois dialogues qui sont *Le Banquet*, *Phèdre*, *Le Sophiste*, explique que le vrai, le beau et le bien sont trois aspects de la même réalité suprême à laquelle nous aspirons et vers laquelle nous sommes portés par un même élan qu'il appelle l'Eros » (Platon, 2020, p. 23).

Si le vrai, le bien et le beau sont des figures variées d'une réalité immuable et éternelle, cela permet alors d'inférer que la vérité est une, unique, inaltérable et indivisible. Ce point de vue est d'ailleurs défendu avec vitalité par Platon. Cette vérité serait ainsi considérée comme l'essence des essences aussi multiples que variées peut-on rencontrer dans ce monde physique. S'inscrire dans cette dynamique présuppose la reconsidération du monisme philosophique qui ramène tous les phénomènes à une seule et même réalité. Dans le contexte précis de notre

recherche philosophique, il se dégage l'idée d'uni-dualité qui fait prendre conscience d'un dédoublement épistémologique d'une chose, d'une réalité pourtant imbue des aspects distincts et spécifiques. Le beau ne s'oppose pas au bien. Les deux sont l'expression de la perfection. Ils sont sous-tendus par le même élan, la même énergie, l'Eros, en tant que porteur de l'Idée et du Parfait comme fondement même du monde intelligible au sens métaphysique du terme.

L'articulation du bien en relation au beau ne fait que conforter l'hypothèse selon laquelle l'idéal n'a ni forme ni couleur ni attribut. Le bien et le beau diffèrent uniquement dans la qualification et la définition des objets qu'ils déterminent. Aucun de ces termes n'est clos, ils sont tous deux ouverts, dans un binarisme inclusif. Au fond, il ne s'agit que d'une même réalité dont le cadre commun de référence peut se lire sous le terme de la Perfection. Marc Jimenez (1997, p. 215) précise, d'ailleurs, que Platon confond « la trinité du Vrai, du Beau et du Bien en un seul ensemble d'essences immuables et éternelles ».

Jacques Follon a dissipé quelques ambiguïtés autour de la différence entre le bien et le beau en s'attachant à l'œuvre de Platon lui-même. Ce qui les unit, en effet, ce sont les Idées qui sont des socles métaphysiques qui définissent toutes les catégories de bienséance, de vertu, de bonté, de justice... Follon (2014, p. 23) déclare : « Le beau se confondant avec le bien, on peut ajouter que l'idée du beau est identiquement l'idée du bien dont il est question dans les livres VI et VII de la *République*, et donc que la « science unique » dont parle Diotime de Mantinée n'est finalement rien de moins que la dialectique, qui a précisément pour objet les Idées et parmi elles, tout particulièrement, l'idée du Bien ». Si l'on comprend bien l'arrière-plan de cette idée, il y a nécessité d'estimer que lorsque Platon évoque l'idée du bien, il s'inscrit dans la même dynamique que celle du beau. Cela ne fait plus l'ombre d'aucun doute que le beau et le bien sont identiques. Si différence il y a entre les deux, elle ne s'évaluerait qu'en terme de degré et non de nature. D'ailleurs, Platon lui-même illustre sa thèse aussi complexe ou métaphysique que peut-elle paraître, en affirmant : « Et quant au beau lui-même, bien sûr, et au bien lui-même, et ainsi de suite pour toutes les réalités qu'alors nous posons comme multiples, nous les posons cette fois-ci, à l'inverse, d'après une idée unique de chacune comme relevant d'une idée unique, et nommons chacune ainsi posée ce qui est réellement » (Platon, 1993, p. 347).

L'uni-dualité qui ressort des considérations épistémologiques entre le beau et le bien met fin aux controverses liées au pluralisme épistémologique comme l'unique modalité d'expression du monde. Il est certes vrai qu'on ne peut pas ignorer la pluriversalité des phénomènes dans le monde dans lequel nous vivons, mais il faut, par ailleurs, noter que, en ce qui concerne le beau et le bien, leur expression empirique n'est qu'un mirage qui dissimule leur union et leur unité indestructible justifiée dans le monde intelligible à partir des Idées dont tous font corps indissolublement.

Si ce qui est, c'est le bien, tel que cela se trouve développé dans la *République*, cela implique immédiatement sa relation étroite au beau et à tout ce qui inspire le bonheur. Il y a, *a priori*, un lien solidaire qui unit les deux et ne peut subir aucune désunion. En plaçant le bien au-delà du monde sensible, en le

considérant comme la cause de toutes les choses du sensible, on perçoit plus amplement la sublimité et la splendeur débordante du bien. Le texte platonicien ci-dessous noté restitue la teneur théorique du bien, sa fusion et sa confusion prégnante au beau dans une soudure épistémologique remarquable. Platon (1993, p. 362) écrit :

Voilà donc comment m'apparaissent les choses : dans le connaissable, ce qui est au terme, c'est l'idée du bien, et on a du mal à le voir, mais une fois qu'on l'a vue on doit conclure que c'est elle, à coup sûr, qui est pour toutes choses la cause de tout ce qu'il y a de droit et de beau, elle qui dans le visible a donné naissance à la lumière et à celui qui en est le maître, elle qui dans l'intelligible, étant maîtresse elle-même, procure vérité et intelligence.

Étant donné que la survenance du beau et du droit est rendue possible par l'acte du bien en tant que sommet et réalité au-dessus de laquelle il n'y a rien, il y a nécessité épistémologique d'inférer qu'il s'agit, en fait, d'une incarnation effective du beau, du bien et du vrai réduit à un seul terme (bien). Le beau et le bien sont des termes et réalités imbriqués, unis dans leur dualité apparente. Se pose la problématisation de leur séparabilité qui tronquerait l'unité même du monde intelligible connu pour son immuabilité, son éternité et sa perfection. Dans la *République*, en effet, le terme récurrent est celui du bien. Il se construit à la lisière du monde sensible voué au changement. Mais, le relatif silence remarqué sur l'usage de la notion de beau ne traduit pas le primat du bien sur le beau. L'évocation de la notion du bien implique, à l'arrière-plan, celle du beau. Pour comprendre ce jeu sans enjeu, d'ailleurs, il faut le lire en termes de conséquence inédite. La beauté du monde, des créatures, des phénomènes s'explique uniquement en raison du bien hissé en toute gloire au-delà du visible.

Il n'est pas sans importance épistémologique de rappeler que le beau et le bien sont des valeurs qui concourent au bon fonctionnement du monde. Vouloir les opposer serait, en réalité, faire perdre le sens de l'un ou de l'autre. Parce qu'il est presque impossible d'évoquer l'idée du bien sans se référer d'une manière ou d'une autre à celle du beau, toute tentative de justification de leur opposition radicale est improductive. À ce stade de la réflexion, la philosophie platonicienne se pointe comme une alternative à l'équivocité des termes dans la compréhension du monde comme une unité indestructible en dépit de la multiversalité à laquelle se prêtent ces termes dans toute leur complexité.

On peut s'appuyer sur quelques hypothèses pour essayer de montrer la fragilité d'une démarcation forcée entre le beau et le bien. Considérons un homme vertueux, donc un homme de « bien ». Il est apprécié en fonction des actes qu'il pose. Ses actes sont interprétés par tous comme justes, bons. Par extension, quelle que soit le physique disgracieux de la personne, le bien prend le dessus et se mute en beau, effaçant ainsi toute forme de laideur. Un homme laid est beau lorsqu'il fait le bien. Cela implique donc que le bien rend l'homme beau à l'endroit de toute personne dont ses actes de générosité sont destinés. Ce point de vue est certes relatif et contestable mais il a tout son sens épistémologique dans la mesure où il aide à comprendre relativement le lien entre le beau et le bien. L'exemple évoqué ici n'est pas certes platonicien, mais il aide, autant que faire se peut, à se construire

une opinion nette et solide sur la relation entre ces deux catégories. Cela étant posé, il devient nécessaire d'interroger les fondements du beau au sens où l'entend Platon.

3. Les fondements métaphysiques et universalistes du Beau

Nous venons d'évoquer la relation directe qui s'opère entre le beau et le bien dans la compréhension de la philosophie platonicienne de l'art. Il se dégage qu'il y a une soudure épistémologique qui exclut toute fracture ontologique des deux notions qui traversent, de part en part, l'œuvre de Platon. Nous questionnons maintenant les fondements du beau, pour en saisir la portée philosophique et les implications dans le monde sensible. Il convient de souligner que la notion du beau est au fondement de la philosophie de l'art et de l'esthétique. À la fois captivante, impressionnante et passionnante, le beau préoccupe au plus haut point les philosophes, et ce, dans tous les siècles et toutes les périodes historiques, de l'Antiquité au Temps contemporain.

L'héritage philosophique légué par les anciens philosophes nous montre, par-dessus la multiplicité des problématiques existantes, que les réflexions sur le beau ont suscité un engouement majeur, malgré l'urgence des préoccupations liées à la gouvernance de la cité et les problèmes du vécu quotidien. Il est permis de souligner qu'en réalité, c'est dans cette dynamique des dysfonctionnements politiques que pourrait s'inscrire, relativement, l'intérêt aussi important que croissant accordé par Platon à la recherche du beau ou du bien dans son œuvre. L'idée ainsi évoquée trouve son contexte de justification par le fait que la soif effrénée de la justice et de l'équité sociale, de la bonne gouvernance sociétale, du vivre-ensemble, est porteuse d'une philosophie nouvelle orientée vers la quête et la conquête de l'idéal du beau, dans le cadre de la construction d'une cité parfaite. Le socle épistémologique de l'esthétique comme domaine philosophique est empirique, mais ses aspirations sont de l'ordre des Idées, de l'intelligible, des formes premières et complexes, des principes au sens philosophique du terme.

Quelques questions incarnent la portée philosophique de la problématique du beau dans le champ de l'esthétique, des choses auxquelles ce qualificatif reste constant. Le beau, où faut-il aller le chercher ? Existerait-il à l'image d'un objet situé dans l'espace-temps et que l'on pourrait approcher avec certitude ? Ces interrogations, apparemment triviales, ont pourtant orienté l'esprit de la recherche de Platon dans le champ de la philosophie de l'art et de l'esthétique. Les idées de Platon ne sont pas éparses sur la réalité du beau, sur ses fondements métaphysiques. En démolissant les hypothèses réductionnistes du beau à une chose quelconque, Platon bascule cette problématique vers la métaphysique et l'universalité. Erwin Panofsky n'a pas manqué de célébrer les mérites de Platon pour avoir conféré à la beauté des fondements d'essence universel, c'est-à-dire allant au-delà du particulier. Il écrit : « C'est Platon qui a conféré au sens et à la valeur métaphysique de la Beauté des fondements universels » (Panofsky, 1989, p. 17).

À partir de la distinction de deux mondes, à savoir le sensible et l'intelligible, Platon illustre les réalités de l'ici-bas, considéré comme le monde de

l'illusion, et du monde suprasensible, considéré comme le soubassement du monde sensible. L'auteur est fort préoccupé par la cause des choses belles. Son problème est celui de savoir en quoi les choses belles sont-elles belles, et quelle est la cause de cette beauté. C'est dans cet élan de réflexion que Platon assigne à la notion du beau une dimension intelligible, par-delà l'esthétique et les choses belles dispersées dans l'univers physique. Dans le dispositif cognitif platonicien, « le beau en soi » est, en réalité, « cette beauté qui, s'ajoutant à un objet quelconque, fait qu'il est beau, » (Platon, 2015, p. 28). Il n'y a pas des choses belles qui ne soient pas en relation avec le beau en tant que concept. C'est dans cette perspective que s'inscrit la conception platonicienne qui loge le beau au-delà du monde des apparences. Tout se passe comme si le beau avait une résonance métaphysique. Ce platonisme persistant annonce les différents niveaux de la beauté et la réalité du monde intelligible, le monde des formes et des essences, qui servent de support au monde réel ou sensible. On déduit, dans la démarche platonicienne, l'existence d'une gradation menant jusqu'au beau en soi. Platon écrit :

La vraie voie de l'amour (...), c'est de partir des beautés sensibles et de monter sans cesse vers cette beauté surnaturelle en passant comme par échelons d'un beau corps à deux, de deux à tous, puis des beaux corps aux belles actions, puis des belles actions aux belles sciences, pour aboutir des sciences à cette science qui n'est autre chose que la science de la beauté absolue et pour connaître enfin le beau tel qu'il est en soi. Si la vie vaut jamais la peine d'être vécue (...) c'est à ce moment où l'homme contemple la beauté en soi. Si tu ne la vois jamais, que te sembleront auprès d'elle l'or, la parure, les beaux enfants et les jeunes gens dont la vue te trouble aujourd'hui (ibid. p. 82-83).

Ce texte, très pertinent et suffisamment informatif pour comprendre la portée philosophique du beau dans la philosophie platonicienne, est évocateur du sens du beau et de l'idée approximative que l'on peut en faire. La dernière phrase du texte rappelle le dialogue de Platon intitulé *Hippias majeur*, notamment les réponses proposées par Hippias à Socrate dans le cadre de la recherche d'une définition du beau. D'après Jean-François Pradeau, l'usage du terme *Εἶδος* est essentiel dans la construction de la théorie de l'esthétique platonicienne. On peut se permettre de dire, sous réserve de quelques considérations pouvant dater des périodes plus anciennes, que le terme *Εἶδος* constitue l'une des remarquables originalités de Platon dans la construction de sa philosophie de l'esthétique. Ce terme, qui renvoie à la « forme », aide à comprendre l'idée du beau dans le sens de ce qui renverrait à la cause, ou, mieux encore, ce qui est la cause, c'est-à-dire le principe directeur et régulateur des beautés en relation aux choses. Suivant l'élan argumentatif de Pradeau (2009, p. 194-195), « la signification *Εἶδος* semble être ici proprement « intelligible », puisque le terme entre dans une explication de type causal, où la possession par une chose d'une qualité (la beauté) est expliquée par la relation que cette chose entretient avec la qualité elle-même (le beau), qui en est distincte ».

L'idée-force qui découle de cette occurrence laisse entrevoir des implications philosophiques de l'étiologie en tant que domaine dont la vocation réside dans la recherche des causes premières. Aussi peut-on soupçonner la

considération du beau ou l'idée du beau comme essence première de laquelle peuvent jaillir les beautés que nous admirons dans notre vécu quotidien. L'approche platonicienne rend possible la manifestation du beau dans les choses dites belles. Dans cet ordre d'idées, il est erroné de penser ou d'imaginer qu'il est possible de dire ou de percevoir le beau dans un objet quelconque. Une chose est belle, un objet est beau, mais ni l'une ni l'autre n'est le beau, puisque le beau est au-delà des beautés particulières. Lorsque Platon évoque l'idée du « beau en soi », il l'extrait le beau du sensible. Lire le beau dans un objet équivaut à sa désontologisation, sa déformation, sa trahison. Le Beau n'est ni visible ni perceptible par aucun moyen (Aka-Evy, 2011, p. 231). Cela est d'autant plus vrai dans la mesure où il est saisi comme une forme intelligible, une cause première au-dessus de laquelle rien n'est réelle. Platon s'interroge, par ailleurs, sur les modalités ou la façon dont le beau se manifeste dans les objets du monde sensible. Pour le dire autrement, comment faut-il comprendre le reflet du beau, forme intelligible, sur une chose ou un objet physique, élément du sensible ?

À l'évidence, Platon part du postulat ci-après : si les choses sont dites belles, c'est parce qu'elles reflètent la beauté intelligible, paradigmatique, qui ne subit ni l'usure ni aucun changement possible. Aucune chose ne peut être dite belle si elle n'a aucun lien étroit avec le beau en soi, c'est-à-dire l'Idée du beau. C'est dans ce contexte philosophique que peut se justifier l'idée de la participation qui est, en quelque manière, une forme de dialectique opérationnelle entre le beau et les belles choses. Commentant les prises de position de Platon sur la notion du beau, Jacques Follon rappelle que, pour ce dernier, le beau est une science caractérisée par l'invariance en ce qu'il n'est soumis à aucun addenda temporel. Dans le droit fil de cette idée, il écrit : « Cette science marquée du sceau de l'invariance n'est autre, bien sûr, que celle du Beau en soi, lequel est une beauté originellement merveilleuse » (2014, p. 23).

Pareille affirmation s'enracine dans la théorie de deux mondes chèrement défendue et exposée par Platon dans la *République*. Aux précédentes lignes, nous avons ébauché quelques idées relatives à cette théorie qui constitue le socle épistémologique de la philosophie de Platon. Ce que l'on peut ajouter, à ce niveau précis, c'est que le monde intelligible est l'archétype, le véritable et la condition de possibilité du monde sensible. Là se dégage la théorie de la participation qui tient à souligner que le monde intelligible participe du fonctionnement du monde sensible. Thématissant le bien comme une essence fondatrice des phénomènes, Platon (1993, p. 351) écrit : « Le bien ne procure pas seulement aux choses connues le fait d'être connues, mais que leur être, comme leur essence aussi, leur viennent en outre de lui, alors que le bien n'est pas une essence, mais qu'il est encore au-delà de l'essence, l'excédent en aïnesse et en puissance ».

Les implications philosophiques qui découlent de cette occurrence ainsi formulée tiennent du fait que l'être des choses et la beauté qui les caractérise sont tributaires d'une réalité transcendante, une forme au-dessus de l'essence. Cela voudrait dire que l'on ne parlerait pas de la beauté d'une chose si celle-ci n'était pas causée, c'est-à-dire s'il n'y avait pas de cause causante typiquement idéale au sens de l'Idée causale. Ce que nous devons, donc, comprendre c'est la haute

dimension tant ontologique, métaphysique et universelle qui caractérise le beau. Tout porte ainsi à croire que le beau est universel, mais l'universalité du beau est aussi belle que le beau lui-même. La beauté de l'universalité tient de ce qu'elle ne peut faire l'objet d'aucune controverse objective. Cela étant posé, l'on perçoit que le beau n'est rien d'autre que l'incarnation conceptuelle de toutes les beautés que l'homme apprécie à différents degrés et suivant les objets ou les choses que son sens esthétique dégage comme sentiment de beauté.

Par-delà la position métaphysique de Platon, qui stipule que le beau en soi n'est identifiable que dans le monde intelligible, l'on peut re-questionner la possibilité du beau, ses enracinements et ses incidences sur les choses ou les objets physiques. Au sens physicaliste du terme, l'hypothèse d'une beauté en soi est intenable. Elle n'est justifiable sur aucune base empirique et ne peut non plus être soumise à la vérification scientifique ou expérimentale. Tout porte, donc, à croire que la thèse de l'universalité du beau et son caractère métaphysique pose problème en ce que la réalité même du monde intelligible a une portée fantasmagorique. Sur ce point d'importance, le recours à la physique quantique et à la cosmologie scientifique n'est pas sans enjeu. Les récentes découvertes dans ces domaines révèlent qu'il devient possible, à l'aide des outils technologiques comme les télescopes et les accélérateurs des particules, de remonter le temps et de reconstituer la beauté de l'univers, c'est-à-dire d'en démontrer ses prémices complexes. Ici, il n'y a aucune place pour le beau en soi parce que tous les phénomènes, surgissant sous contrainte des métamorphoses due à l'énergie du vide, c'est-à-dire du vide plein, ne seraient que l'effet du hasard et des transformations survenues au cours du temps.

La complexité croissante dans le miro-monde thermique naissant a pu générer et installer, grâce à l'existence de quelques conditions initiales, le beau au cœur des phénomènes et de l'univers dans toute sa diversité. Le beau au sens platonicien est fragilisé, il perd sa place de fondement du monde sensible car la contingence pourrait bien être l'une des causes principales du beau. Thuan (2011, p. 29) souligne, d'ailleurs, que « la Nature est gouvernée à la fois par les lois fondamentales et par des accidents de l'Histoire, des incidents de parcours qui ne portent pas de significations profondes ». Tout se passe comme si l'édifice métaphysique platonicien s'écroulait au profit d'une approche typiquement physicaliste du beau. Là encore, la déduction du beau comme élément métaphysique et cause des beautés physiques s'effrite ; le beau a ses enracinements dans le monde physique, seul monde observable et réel connu jusqu'ici.

Conclusion

Cette réflexion s'est révélée à la fois comme une restitution fidèle de la question du beau suivant l'œuvre de Platon. Elle a introduit une inquiétude philosophique sur le sens réel du beau en soi, sa vérité et sa véracité dans un monde où la physique des particules et la cosmologie scientifique essaie de saisir et d'expliquer « tout » à partir de « rien », l'univers à partir du vide. Les transcendants défendus par Platon tomberaient l'un après l'autre, parce qu'ils seraient incapables d'être justifiés à partir de la réalité du monde décrite

aujourd'hui sur fond de la science et des technologies modernes. De la thèse platonicienne, la conséquence principale que nous en tirons est la suivante : beau et beautés entretiennent une relation dialectique illustrée sous le terme platonicien de la « participation ». Les beautés sont des prédicats des objets physiques résidant dans le monde sensible, tandis que le beau est une forme, un principe transcendant qui n'a de sens réel que parce qu'il réside dans le monde intelligible. Il est clair que « le beau est donc ailleurs que dans un sensible changeant » (Talon-Hugon, 2013, p. 5).

Cette position qui incarne les prises de position de Platon sur son esthétique transcendantale est originale, du moins, à l'époque où l'auteur a construit la théorie sur fond de l'influence et des inspirations toujours présentes et fécondes de son maître Socrate. Tel qu'on peut le saisir historiquement et théoriquement, le beau chez Platon est paradigmatique. Il se confond au bien et au vrai avec qui il entretient une relation étroite, nourrie par la réalité des Idées et du dieu Eros, placés au terme du monde intelligible. Cette paradigmatologie au cœur de l'œuvre de Platon désigne l'universel du beau et la beauté de l'universel en tant que noyau de l'esthétique platonicienne.

Mais, en termes de conséquence métathéorique, il est capital de re-questionner l'identité du beau ou du bien, qu'ils soient portés par les Idées ou par Eros. En considérant le beau comme la forme première qui rend possible la réalité des choses belles, Platon a cru résoudre le problème de l'esthétique transcendantale. Et pourtant, l'impasse demeure sur les conditions de possibilité de la manifestation du beau dans des choses sensibles. Dès lors, le beau en soi s'accommode à un fantasme, une hypothèse qui ne peut se vérifier qu'en usant d'une démarche de type métaphysique. Aussi devient-il urgent d'essayer de comprendre le sens de la notion du beau en s'appuyant sur les progrès réalisés ces deux derniers siècles en cosmologie scientifique. Car l'actualité scientifique révèle que les fondements de l'univers physique sont à rechercher au cœur même du monde, notamment dans un minuscule vide plein, dont la déflagration aurait conduit à l'avènement des phénomènes et à la beauté et l'harmonie du monde. Dans cet élan d'argumentation, l'on assiste à la possibilité d'explorer des pistes insoupçonnées en philosophie de l'art ou en esthétique, trop enfermées dans le carcan de la métaphysique.

Bibliographie

- AKA-EVY Jean-Luc, 2011, *L'appel du cosmos ou le pas de la réflexion*, Brazzaville, éditions Hemar.
- FOLLON Jacques, 2014, « Platon : l'idée du beau », pp. 15-26, in *Esthétique et philosophie de l'art. Repères historiques et thématiques*, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique.
- JIMENEZ Marc, 1997, *Qu'est-ce que l'esthétique ?* Paris, Gallimard.
- KLEIN Etienne, 2020, « Beauté et vérité : la physique des particules élémentaires », pp. 23-29, in *Le Beau, l'Art et l'Homme. Emergence du sens de l'esthétique*, sous la direction de Henry de Lumely, Paris, CNRS.
- PANOFISKY Erwin, 1989, *Idéa. Contribution à l'histoire du concept de l'ancienne*

théorie de l'art, trad. de l'allemand par Henri Joly, Paris, Gallimard.

PLATON, 1993, *La République*, trad. française de Pierre Pachet, Paris, Gallimard.

PLATON, 2011, *Hippias majeur*, trad. Francesco Froterotta et Jean François Pradeau, in *Œuvres complètes*, Paris, Garnier Flammarion.

PLATON, 2011, *Le Banquet ou de l'amour*, trad. Luc Brisson, in *Œuvres*, Paris, Garnier Flammarion.

PRADEAU Jean-François, 2009, *Platon, l'imitation de la philosophie*, Paris, Aubier.

TALON-HUGON Carole, 2013, *L'esthétique*, Paris, PUF.

THUAN Trinh Xuan, 2011, *Le chaos et l'harmonie. La fabrication du réel*, Paris, Gallimard.